



# Choc

Novembre 2020

Pierre Assas • Astrid Cardinaux • Brice Gautier  
Emma Lazac • Samantha Liger • Pauline Parent  
Philippine Robert • Sandy Toscano

[reticule.fr](http://reticule.fr)

# Réticule #9 : Choc

Novembre 2020

## Table des Matières

### **Aux suivantes**

Emma Lazac

### **Demain, je danserai encore**

Pauline Parent

### **Chocs**

Astrid Cardinaux

### **Douleur muette**

Brice Gautier

### **La gifle**

Pierre Assas

### **La verrue**

Philippine Robert

**Veille de Noël**

Samantha Liger

**Rencontre entre la mort et la maternité**

Sandy Toscano

Inscrivez-vous à la newsletter sur [reticule.fr](https://reticule.fr)

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

# Aux suivantes

**Emma Lazac**

Je prends une grande inspiration par la bouche, ça ne me soulage pas plus. Ma gorge est aussi sèche que mes narines. Le grand verre d'eau que j'ai englouti n'y change rien. L'air est écrasant, mon corps est moite de chaleur et d'angoisse. Je suis descendue pour me calmer, mais je ne veux croiser personne. Alors je suis vite remontée, aussi silencieusement que j'ai pu, m'enfermer dans cette chambre étouffante. J'ai lu pour semer mon cerveau, mais il est trop rusé pour se faire avoir par des techniques vieilles comme le monde. Maintenant je me tourne et me retourne dans mon lit. Je n'arrive ni à pleurer, ni à dormir, ni à empêcher mes mains de trembler. Dès que le soleil se lèvera je quitterai cet endroit.

\*\*\*

J'étais pourtant bien sûre de moi, lorsque j'ai décidé. Et j'en étais fière. C'était il y a deux semaines à peine. Je marchais sans but précis dans les rues, ou plutôt, avec un but qui ne figurait sur aucune carte, mais quelque part dans mon esprit.

Mes yeux ont erré sur le trottoir. Vais-je finalement le faire ? La réponse était peut-être inscrite dans les lignes irrégulières du bitume. J'ai souri. Absurde. La réponse, je l'avais déjà. Ma décision était prise depuis longtemps, je le savais. Je n'ai pas fait toutes ces recherches, pris tous ces renseignements pour rien. Je cherchais juste bêtement un signe pour ne pas être seule à en porter la responsabilité. Ce n'est pas que moi, c'était écrit, alors c'était ce qu'il fallait faire. J'ai toujours fonctionné comme ça pour les choses importantes, ce n'est pas maintenant que ça va changer. En vérité je laisse surtout le hasard choisir pour moi.

Et pourtant, il y a des décisions qu'il ne faut pas prendre à la légère. Au bout de 7 ans, la légèreté a bien été pesée. Et 7 c'est un chiffre parfait : les 7 merveilles, les 7 jours de la création, l'âge de raison... Bref, 7 ans, il était temps. J'ai relevé la tête en souriant, le cœur gonflé du poids dont je l'avais débarrassé. Un garçon m'a regardée bizarrement, ça m'était égal pour une fois.

J'irai la semaine prochaine, le 4, c'est bien le 4. C'est pile un mois après le jour de mon anniversaire, alors c'est bon signe. Ok, il faut arrêter avec les signes, on a dit.

\*\*\*

J'ai rabattu la couette sur ma poitrine, espérant que son poids familial m'apaiserait. Les images se pressent

dans ma tête. Je le vois, assis devant moi. Je vois son dos dans son manteau noir, bien droit, maître de lui. Il ne flanchera pas. J'imagine l'air supérieur qu'il se donne sur son visage que je ne peux pas regarder. J'en ai la nausée, j'ouvre les yeux pour m'en débarrasser, vite. Mais il est là, partout. Il rôde dans chaque coin de la chambre. Il passe en revue les livres sur l'étagère, puis s'approche avec nonchalance. Il s'assied sur le lit à côté du mien et, me regardant avec condescendance, il soupire : « T'es vraiment immature, je t'ai rien fait ».

J'allume la lumière pour le faire disparaître, au moins un instant. Mais il va gagner, encore une fois, il n'y a pas d'autre issue. Que j'aie arrêté de le protéger n'y changera rien.

\*\*\*

J'y suis donc allée le 4, mais ce n'est que le 5 que ça s'est fait officiellement. Tant pis, va pour le 5 alors. Je me souviens comme j'ai passé du temps devant mon armoire. Comment faut-il s'habiller pour ce genre d'événement ? Quelle image de soi doit-on donner ? Finalement, j'ai mis ce qui me faisait plaisir. Après tout, c'était une fête pour moi, l'accomplissement de deux longues années de ressassement.

J'ai tenté de garder cet état d'esprit durant le trajet. Je ne voulais penser à rien, surtout pas à mes mains devenues collantes contre la barre du métro, à mon

regard incapable de se fixer, à mon pouls plus bruyant pour mes oreilles que le ronronnement de la rame. Je sentais tous les yeux braqués sur moi, j'ai eu peur de trébucher dans chaque escalier. Enfin, je suis arrivée.

J'étais encore fébrile quand j'ai pris place dans la file d'attente. Je me suis remémorée un témoignage que j'avais vu sur Internet, ça se finissait mal, très mal. J'ai chassé cette image de ma tête. De toute façon, lorsque ça se passe bien, les gens ne témoignent pas. Le tour de la dame devant moi est venu. Puis le mien. Mon tee-shirt s'était soudé à mon corps mais, à force d'attendre, j'avais fini par me sentir à ma place. Un gardien de la paix m'a laissée entrer en me demandant pourquoi je venais. J'ai répondu d'une voix calme et basse, mais suffisamment fort pour ne pas avoir à me répéter : « C'est pour une plainte, pour viol ».

C'est une femme qui m'a écoutée, longuement, raconter mon histoire. Je ne savais pas quel ton adopter, quelle émotion arborer. Suis-je crédible si je ne pleure pas ? J'ai commencé avec prudence, jugeant ses réactions. Elle était attentive, prenait quelques notes, me posait parfois des questions pour préciser un détail : à quelle heure avez-vous quitté le bar ? Puis j'ai tout dit de façon mécanique, factuelle. Pas besoin de filtres, pas de risque de la choquer, de la mettre mal à l'aise. Elle ne me connaît pas et c'est son métier. Elle peut tout entendre, elle *veut* tout entendre.

Comme je rapportais les paroles odieuses qu'il m'avait répétées pour me faire céder, elle m'a dit : « J'ai plein de noms d'oiseau qui me viennent en tête, que je vais garder pour moi ». J'ai ri intérieurement. Qui utilise encore des expressions pareilles ? Ça m'a détendue, il n'y avait pas la lourdeur à laquelle je m'étais attendue. J'ai pris beaucoup de recul en 7 ans, mais tout de même, j'avais préféré laisser de côté le mascara.

Ils n'ont pas pris ma plainte. Ils n'avaient pas le service adéquat, ici, pour enquêter sur ce genre d'affaires. Alors ils ont contacté le magistrat, et c'est à un DPJ – District de police judiciaire – qu'ils l'ont confiée. Leur commandant m'a appelée plus tard dans la journée, alors que je traversais le Pont Neuf. Il voulait « m'entendre ». Ça m'a fait tout drôle, j'ai eu l'impression d'être tombée dans *Engrenages*. Puis, passée l'excitation de me sentir l'héroïne d'une série policière, j'ai été envahie d'une joie immense. Je ne peux pas la décrire. Je me suis appuyée sur le rebord en pierre, comme tout bon touriste, face à la Seine, j'ai contemplé l'eau calme qui brillait sous les rayons et je me suis sentie comme elle.

Ça ne s'est donc fait que le lendemain, le 5. Tout répéter devant un officier, les détails qui heurtent la pudeur en particulier. J'ai pour habitude d'utiliser les vrais mots, je n'ai pas de gêne à parler de ça. Pourtant, je ne peux m'empêcher de rougir, de buter sur les termes

les plus crus. Ma plus grande crainte, avant tout, c'est de me tromper. J'ai dit qu'il portait un imperméable beige, j'en suis sûre. Non, non, en fait je crois qu'il était noir, et peut-être en laine. En laine, à la fin du mois de septembre, est-ce bien logique ? Tout compte fait, portait-il même un manteau ?

Ma mémoire est ma pire ennemie. Elle me perdra.

Après mon récit, les questions se sont enchaînées. J'avais peur d'un examen incisif, des reproches classiques que l'on nous rabâche : « Pourquoi vous l'avez suivi ? Vous n'aviez pas envie, c'est bien sûr ? ». Je ne sais pas si je me suis trouvée au bon endroit – pour cette fois –, ou si les deux dernières années de campagne #metoo ont réellement initié un changement, mais ce fut tout l'inverse. Aucune animosité dans ces interrogations, il faut de toute façon se préparer aux futures attaques de la défense. Je me le suis moi-même demandé mille fois. Pourquoi n'ai-je pas crié ? Pourquoi n'ai-je pas immédiatement porté plainte ? Les réponses s'énoncent d'elles-mêmes, simplement, honnêtement. Si elles viennent compléter le formulaire bien ficelé de l'enquêteur, c'est surtout mon esprit qu'elles éclairent, et mes dernières plaies de culpabilité qu'elles pansent.

« Pourquoi porter plainte maintenant ? ». C'est la dernière question qu'il m'a posée.

Le soir, j'ai rejoint Adèle à un apéro. C'est une des rares que j'avais mise au courant depuis peu. En arrivant, j'ai trinqué ma fierté avec elle. Je me sentais animée d'une force incroyable ce soir-là. Je suis rentrée à pied dans la nuit chaude. L'air portait encore ma joie silencieuse. Les pavés tintaient doucement sous mes pieds. Mais j'en voulais plus. J'avais envie de crier ma victoire dans toutes les rues. Je l'aurais gravé dans le bitume, je l'aurais dit à chaque passant, je l'aurais écrit sur les murs de tous les immeubles. Je débordais de ce cri, je ne savais où le déverser, alors je l'ai gardé pour moi.

\*\*\*

Comme je suis loin, à présent, de cette exaltation. Sans m'en rendre compte, j'ai réveillé son souvenir et, après l'euphorie de la délivrance, dans le noir, je suis seule. Seule avec lui. Me revient en mémoire la demande de l'enquêteur : « Acceptez-vous une confrontation ? ». J'ai dit oui, car il m'a affirmé que ça ne pourrait qu'aider mon dossier. Mais je me sentais forte encore, portée par mon élan inconscient. Maintenant, cette perspective me terrifie. Sa présence tendra tout mon corps, son odeur me paralysera. Lorsque j'entendrai s'élever sa voix, je ne saurai plus parler.

Hier non plus, je ne savais plus parler. Ce week-end entre amis devait être heureux. Au lieu de cela, me voilà

assise parmi eux, mais repliée sur moi. Je bois une bière et je pense à ma plainte. Je ris à une blague et je pense à ma plainte. Je danse et je pense à ma plainte. Ma plainte, plus rien n'existe en dehors d'elle. Quand vont-ils le convoquer ? Comment va-t-il réagir ? Puis-je me permettre d'espérer une issue en ma faveur quand la seule preuve que j'apporte est ma parole ? Des preuves justement, est-ce que je ne pourrais pas en trouver ? J'ai attrapé mon téléphone et j'ai creusé dans son historique. Au bout d'une heure de fouille obsessionnelle, j'ai trouvé deux publications Facebook qui confirment la date et l'adresse du bar où tout a commencé. Cette maigre découverte me calme un peu, pour un temps.

Par moment, je réintègre le présent, je me souviens qu'il faut faire bonne figure. Je joue mon propre rôle, j'essaye de me rappeler comment j'agis quand tout va bien. Je comble les trous comme je peux, il n'y a personne pour me souffler mon texte. Et nul ne s'y trompe. J'ai droit à quelques « ça va ? », on me chambre gentiment sur mes absences, et je réponds « oui, oui » avec un grand sourire qui se veut rassurant. Comme je voudrais parler.

Mais le silence me brûle la gorge, à m'étouffer. Je ne dois pas leur dire, je n'ai pas le droit de leur infliger ça, c'est un secret. J'étais persuadée, pourtant, que l'ère du secret était révolue.

J'ai fini par m'endormir au petit matin.

\*\*\*

La semaine suivante, je me rends à l'Hôtel-Dieu. Le quartier est magnifique, on ne prend pas assez le temps de s'en rendre compte. En face de l'entrée du monument, une foule de badauds s'éparpille au hasard sur l'esplanade en pierres blanches. Ils ne semblent pas conscients de la solennité du lieu. J'entre sur la pointe des pieds et me fais indiquer l'UMJ, l'Unité médico-judiciaire.

C'est une chance que j'aie pu obtenir un rendez-vous si vite. Sur les conseils d'Adèle, j'ai guetté les désistements.

Si longtemps après les faits, il n'y a qu'une expertise psychologique pour estimer mon préjudice. Si longtemps après les faits, je ne me souviens pas de mon préjudice. Les questions se succèdent, à l'aune de mon incapacité à donner des réponses. Ai-je eu des difficultés à dormir ou à me concentrer pendant les semaines qui ont suivi ? Je n'en ai aucune idée. C'était il y a 7 ans. Je n'en suis pas morte, et je n'ai pas mis un point d'honneur à garder cette période en mémoire. Alors non, je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai continué ma vie, j'ai fait avec.

La psy me dit d'un air désolé que, ce n'est pas juste, mais elle ne pourra pas me compter beaucoup de jours

d'ITT. C'est comme ça qu'ils mesurent l'impact de mon viol. Je me fais l'impression d'être de retour au lycée, en train de quémander des points pour avoir la moyenne à mon contrôle. Mais malgré sa bonne volonté, ma prof n'en trouve pas assez. Tout ce qu'elle peut faire, c'est m'encourager à me rattraper lors du prochain devoir : une enquête psychologique plus approfondie, c'est ce qu'elle va demander.

Mais merde ! J'avais pourtant bien révisé. Je me suis peut-être trompée de niveau, ou trompée de classe. Dans tous les cas, je ne suis pas à ma place ici, je suis une imposteuse. Je ne rentre pas dans les cases, je ne suis pas suffisamment une victime, en fait. Je ne suis pas traumatisée, alors ce n'est peut-être pas si grave. Et c'est tant mieux d'ailleurs. Je devrais en être reconnaissante. Je le suis. Alors, pourquoi mon visage est-il trempé lorsque je sors ?

\*\*\*

Non, il ne m'a pas traumatisée, j'ai au moins ça pour moi. Il m'a simplement fait taire. Il a fait céder mon corps, puis il a fait céder ma voix. Ni l'un, ni l'autre n'ont été assez forts pour lui résister. Et pourtant, forte, j'étais convaincue que je l'étais. J'avais ce sentiment d'invincibilité qui nous accompagne lorsqu'on est encore tout neuf, tout frais sorti de l'école, et que l'on

découvre la liberté sans limites de l'étudiant. C'est peut-être ça qui m'a perdue.

Insouciante, confiante – trop peut-être –, imprudente vous diront certains. Peu importe. Je suis juste sortie, dans un bar, comme des dizaines d'autres soirs. J'y repense très souvent à ce soir-là, tous les jours presque, et j'ai toujours envie de le dire. Mais je suis aussi fatiguée d'en parler, fatiguée de raconter cette histoire en prenant soin de choisir les bons mots. Il ne faudrait pas brusquer ses amis, ou attrister ceux que l'on aime, et surtout, surtout il ne faudrait pas risquer de dire quoi que ce soit d'incriminant pour soi-même devant la police ou la justice. J'en ai assez, oui assez, de devoir mettre autant d'efforts à façonner les faits pour les rendre entendables. J'aimerais raconter simplement, comme cela me vient, comme je m'en souviens, ce que j'ai vécu.

Je me souviens... Je me souviens mal en vérité, comme d'un événement un peu marquant, mais dont on n'a pas forcément envie de se rappeler. Je me souviens qu'il ne faisait pas froid, pour commencer. C'était le début de l'automne, il faisait suffisamment bon pour marcher d'un pas traînant dans la rue à minuit. Je me rappelle aussi que j'étais contrariée, seule et un peu triste. Je venais de me faire quitter, certes pas par l'homme de ma vie, mais quand même. Mes amis m'avaient ignorée toute la soirée, ou bien c'est moi,

peut-être, qui n'étais pas de leur humeur. Bref, j'étais désespérément en quête d'attention, et je ne la trouvais pas dans ce pub crasseux. J'avais envie de partir. J'allais partir.

Étais-je la proie idéale ? Je ne crois pas, en tout cas, qu'il l'avait calculé lorsqu'il est venu me parler. Il avait de l'assurance, il était plutôt grand, assez beau gosse dans son genre. Pas tout à fait le mien, mais digne d'intérêt tout de même. Et puis, il s'intéressait à moi. D'une façon ou d'une autre, c'était tout ce qui comptait. On a discuté, pas très longtemps je crois, puis il m'a dit « viens, on se barre d'ici, on sort ». Alors je me suis laissée entraîner. Je suis partie, mais avec lui.

On a marché, vers chez lui, vers chez moi. On habitait à peu près au même endroit. Sur le chemin, il m'a dit qu'il venait d'acheter un studio, il en était tout fier. On est arrivés en bas, il m'a proposé de visiter.

Pourquoi est-ce que je raconte encore cette histoire ? Indéfiniment, je la passe et je la repasse dans ma tête. C'est épuisant.

Bref, je suis montée. On a bu un verre, on a rigolé, il m'a poussée sur le matelas. Je lui ai dit doucement : « Arrête, je t'ai dit je suis pas d'humeur, j'ai pas envie de ça ». Ou sûrement d'autres mots, peu importe, le message était le même. Mais on ne parlait pas la même langue sûrement, puisqu'il a répondu en détachant mon

jean. Je l'ai bloqué. Et je me suis répétée, plus fermement.

« Détends-toi, je ne vais rien te faire », a-t-il répliqué. Et il a attrapé mes poignets pour les poser de chaque côté de ma tête, pour que j'arrête de l'embêter. Ça je m'en rappelle bien. J'aurais pu aimer, dans d'autres circonstances. D'ailleurs, mon corps a aimé au début. Et il a réagi, mécaniquement. Quelle horreur. Parce que moi, moi je n'aimais pas. Et puis c'est le flou. Ce ne sont que des bribes de combats, physique et verbal, où j'ai eu le dessous. Je ne sais plus à quel moment, quoi, combien de temps. Je ne me rappelle que des paroles, un peu des miennes, surtout des siennes. « Fais pas ta pétasse, c'est pas toi qui choisis ! », « Tu exagères tout, je ne te fais rien », « Arrête de pleurnicher, t'es vraiment immature ».

Puis j'ai réussi, oui j'ai réussi, à partir.

\*\*\*

J'ai tracé mon premier trait avec tellement d'application que le bord n'est pas droit. Et plus je repasse dessus pour effacer ce qui dépasse, plus cela semble dépasser. Ma seule réussite c'est de ne pas avoir déjà troué le papier. Je patiente sous l'oeil critique d'Adèle, que tombe la sentence : « Pas mal pour la première ! ». Ouf ! Je prends une autre feuille et je plonge à nouveau mon pinceau aux poils collés dans

l'acrylique. Les courbes s'allongent et mes gestes s'assouplissent. Je remplis dix pages de toute ma détermination, puis je m'arrête pour contempler le travail accompli, non sans une certaine fierté. Pendant ce temps, Adèle en a fait dix-huit.

Son salon en est submergé. À la fin de l'après-midi, c'est à peine si j'arrive à trouver un passage dans l'étendue blanche que nous avons noircie.

J'ai hâte. J'ai peur aussi.

« La justice n'est pas prête », m'a dit Adèle calmement.

\*\*\*

Pourquoi maintenant ?

Peut-être parce que 7 ans c'est le temps qu'il m'a fallu pour éteindre le silence qu'il m'avait imposé.

Et la route est longue encore, pour qu'il soit condamné. Alors, il faudra bien attendre.

Je suis sortie ce matin et j'ai repensé à cet après-midi où j'ai porté plainte. Avant de partir, l'officier m'a dit : « En tout cas, vous êtes entendue ».

J'ai traversé la rue, puis j'ai longé les commerces qui commençaient à s'animer. À l'angle suivant, face à moi, de grandes lettres noires s'étaient étalées : « Le viol ne doit plus être un secret ».

**FIN**

---

## **Emma Lazac**

Rarement dans le présent, souvent la tête ailleurs, mon imagination est trop vaste pour tenir sur un morceau de papier, mais tant pis je continue d'essayer. J'aime écrire depuis l'enfance. C'est un moyen d'expression qui m'a toujours mieux réussi quand il était difficile de faire entendre ma voix. Exercice d'autant moins évident dans une famille de 4 enfants. J'ai grandi à Paris et je travaille aujourd'hui comme consultante pour accompagner les transformations digitales. Je pense être une grande optimiste et cela m'a donné de la résilience. Si à travers mes textes je peux en transmettre un peu à mes lecteurs, c'est pour moi une récompense qui se suffit à elle-même.

# Demain, je danserai encore

**Pauline Parent**

Un verre de plus dans le gosier et c'est reparti. La bière, ses bulles qui gonflent les joues, réchauffent la gorge et noient l'estomac, s'infiltré en moi et je la prends. Entière. Euphorisante.

Buvez pour moi.

C'est la, quoi ? cinquième bière ? Je ne sais plus. Je ne compte pas.

Le monde tourne. Ces derniers mois, il a mal tourné. Il a inversé la tendance, défait toutes les croyances. Il a marché sur la tête. On dit pourtant aux jeunes filles qu'il existe un prince charmant. Un jeune homme beau, bon, bien, pas banal. Et le mien, il est venu. Comme dans les contes. Rien que pour moi. Même si je ne dormais pas — je ne dors jamais, je suis insomniaque — il est venu m'embrassée a couché avec moi m'a dit qu'il m'aimait et d'un coup, d'un seul, pouf ! comme un shot d'absinthe qui soudain vous bouscule les nerfs, vous brouille la vue, secoue vos membres et vous fait tituber, d'un coup d'un seul le prince est devenu crapaud : un être sale, visqueux. Vampire : au sourire d'acier et aux dents tranchantes, qui se penche vers vous, souffle dans votre cou y plante ses crocs vous suce jusqu'à la moelle et

vous laisse, vous abandonne, pantoise, vidée, blanche, les yeux écarquillés, l'horreur au creux du cœur et le rire disparu au coin de la rue, affalée au milieu de toutes ces autres princesses qui elles non plus, n'avaient rien vu venir. N'avaient rien demandé.

Priez pour moi.

Sixième bière, allez ! Ce n'est pas de l'alcoolisme. C'est samedi soir. La ville tout entière est en fête. Un festival, une batucada, un dernier week-end de joie avant la mort de l'été. Et pourtant, à la surface de mon corps flottant, sous mes yeux troublés, je crois qu'ils se réunissent tous pour moi. Autour de moi.

Dehors, il fait encore chaud. La nuit est tombée mais les lumières du bar jaillissent et explosent : du rose bonbon sur le pourtour de l'église, du violet par-dessus les clapotis du ruisseau, du bleu ciel aspergeant les feuilles vieillissantes de l'automne.

Émerveillez-vous !

Mes amies sont là. Il n'en manque pas une. Des verres entre les mains, des rires sur les visages, des yeux qui pétillent. La famille est là aussi, plus loin – assise, sage et discrète. Toutes célèbrent avec moi cette journée miraculeuse. Inespérée. Éprouvante. Une journée entière passée à attendre, s'effrayer, pleurer, laisser les cœurs faire des bons dans les poitrines pour. Ça. La fin. Enfin ! Une condamnation.

Applaudissons.

Applaudissons car, aujourd'hui, mon viol a été reconnu comme un viol. Il s'en est fallu de peu. Puisque les gens, dans les tribunaux, dans la rue, ne savent pas encore ce que c'est. Ne savent pas tant qu'ils ne l'ont pas vécu. Imaginez-vous, mon copain : au-dessus de moi, l'œil vif, la bouche ouverte, la main sur sa ceinture puis qui déboutonne son pantalon puis qui sort son sexe puis qui l'enfonce dans mon vagin et ne s'arrête pas, ne s'arrête pas, ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'il jouisse. Et moi : au sol, des bleus sur les cuisses, les poignets cassés, des larmes sur les joues, le nez qui coule, les cris, les cris, puis la résiliation, la résiliation, l'attente, et ce putain de plafond qui n'en finit pas d'être un plafond.

Blanc.

Un autre verre de bière. Pour faire avaler l'image.

Applaudissons !

Cette journée passée, la paix refait surface. Elle s'était tapie, la lâche, sous des couches de honte, de silence et d'alcool. Il a fallu gratter, gratter et gratter pour la ressusciter.

Ce soir, disais-je, c'est différent. Ce n'est pas pour me bâillonner que j'ai invité les alcools : c'est pour célébrer. En contrebas, dans la rue, les orchestres jouent. Se succèdent. Je vois flou. Je vois flou mais je vois loin : des couleurs se distinguent, des baguettes s'élèvent dans les airs, des rires surplombent les tambours ; les

claquements s'enchaînent, les gongs! ripostent, les bangs ! s'abattent en une pluie diluvienne et la pluie saisit les os, soulève les poitrines et nous emporte haut, très haut au-dessus de la terrasse. Les gens se trémoussent. Tapent des mains. La batucada se rapproche, se rapproche, grandit : les visages joyeux des musiciens se précisent et je discerne les scintillements argentés de leurs sourires. Septième bière. Tout s'accélère. Le rythme précipite l'ivresse et d'un coup, surprise, les musiciens s'avancent encore, se séparent, par grappes escaladent les marches et se retrouvent, là, devant moi, à côté de moi, sur la terrasse. Au milieu des fêtards que cette visite illumine. Une musicienne me regarde ; entre deux battements de tambour, elle me regarde, ne me quitte pas des yeux, m'invite à lâcher prise. Alors je tombe dans un tuba, me noie dans les notes, baigne dans leur fougue et ressorts, forte, exubérante, avec une envie folle de danser, de secouer mon corps, de pousser des cris, de me plonger dans l'insouciance et l'ardeur et le merveilleux.

Jouez pour moi !

Demain, je danserai encore.

**FIN**

---

**Pauline Parent**

Quand Pauline Parent ne travaille pas dans un bureau parfaitement gris (tout va bien, son secteur professionnel, c'est le cinéma), sa synesthésie reprend le dessus : dans sa tête, les lettres ont des couleurs, les goûts une texture, les chiffres une place bien rangée dans l'espace. Elle a étudié l'archéologie égyptienne et les hiéroglyphes (mais ça n'a pas servi à grand-chose), puis les sciences politiques, et fait aujourd'hui partie de l'association féministe intersectionnelle 'Les effronté-es' (là, elle se sent un peu plus utile). Avec sa plume, elle ne peut pas s'empêcher de créer des situations réelles (avec une dose de surréalisme), parfois vécues (par elle ou par d'autres) et souvent sombres (mais justes).

# Chocs

**Astrid Cardinaux**

Je me souviens du choc entre nos deux corps.

Je me souviens du bruit de sa peau contre la mienne.

Je me souviens de la douleur à laquelle il était  
indifférent.

Je me souviens de ce qu'il a dit quand il a vu le sang  
couler entre mes

cuisses.

« Tu ne l'as jamais fait ou quoi ? »

Je me souviens de cette première fois dans le flou de  
l'alcool avec cet

inconnu.

Cet inconnu dont j'entends encore la voix cachée  
dans les draps d'autres

hommes.

Cet inconnu dépourvu de délicatesse qui m'a enlevé  
ma virginité dans les  
vapeurs d'alcool.

Cet inconnu qui m'avait emmenée dans ces toilettes  
d'une boîte de nuit  
que je visitais pour la  
première fois.

Cet inconnu dont je me souviens à peine du visage  
obtus.

Ce visage que j'ai vu pour la dernière fois, quand il a  
rangé son sexe  
dans son jean, avant de me  
laisser seule dans cet endroit sale.

Cet endroit qui m'a paru immense dans ma  
chancelance.

Je me souviens de toutes ces premières fois, ce soir-  
là.

Je me souviens de la tristesse que j'ai ressentie, en  
imaginant que

c'était la première image « d'une nuit d'amour » que  
j'allais garder.

Je me souviens m'être dit

« Au moins, c'est fait. »

Je me souviens me sentir sale.

Je me sens sale encore aujourd'hui,

De le faire, d'en parler ou même d'y penser.

Je me souviens avoir eu honte de ma première fois  
des années durant.

Je me souviens inventer une idyllique histoire à  
raconter à mes amis.

À tous ceux qui me posaient des questions sur ce  
fameux moment d'une

vie.

Je me souviens finir par y croire à force de la  
raconter de nombreuses

fois.

Puis je me souviens l'oublier lorsque je me retrouvais  
uniquement vêtue

de peaux.

Je me souviens avoir été terrifiée par les corps que je  
désirais.

Je me souviens avoir été pétrifiée devant mes  
propres désirs.

Je me souviens raconter la vérité de cette première  
fois, pour la  
première fois le mois dernier.

Je me souviens du choc de mon ami en entendant  
mes maux.

« C'est violent. »

Je me souviens avoir employé ces mots pour le dire

« Il m'a baisé. »

« Je l'ai laissé faire. »

Je me souviens m'être dit que je n'étais pas guérie.

Je me souviens avoir enfin réalisé que ça m'avait  
touchée.

Que ça m'avait choquée.

Je me souviens de la première fois qu'on a été tendre  
avec moi.

Je me souviens avoir été émue aux larmes. Je me  
souviens m'être dit que

je n'étais pas normale,

Puis réaliser que c'était le passé qui ne l'était pas.

Je me souviens du choc que cette caresse avait  
provoqué en moi.

Du désir qui en a jailli.

Je me souviens dans ce moment m'être dit

« Le désir existe de cette façon-là. »

Je ne le connaissais pas, ce nouveau désir de  
tendresse qui s'offrait à

moi.

Je me souviens avoir eu envie de faire l'amour.

Je me souviens connaître enfin le plaisir de la  
lenteur,

De la douceur des mots, des gestes et des regards  
qu'on portait sur moi

pour la première fois.

Je me souviens vouloir qu'il me choque pour  
toujours...

Je me souviens de sa bouche, de sa peau et de ses  
mains.

Je me souviens de ma peau frissonnante face à  
l'envie d'y graver ses  
mots.

Je me souviens de sa voix que ma nuque écoutait  
grâce à la force de son  
souffle.

Je me souviens de son visage angélique s'endormant  
sur mon sein.

Je me souviens par cœur de son corps comme d'une  
poésie.

Celles que l'on récite sans en comprendre le sens  
quand on est enfant.

Je me souviens de la première fois que j'ai voulu être  
une femme.

Je me souviens regarder ma grand-mère avec  
admiration, dans mon petit

corps d'enfant.

Je me souviens du rouge du vernis qu'elle  
s'appliquait avec grâce sur

les ongles.

Je me souviens de sa façon de se tenir droite.

Je me souviens l'imaginer dans le plus beau des  
ballets, danser seule

avec mille autres corps.

Je me souviens l'imiter en secret dans ma chambre.

Je me souviens vouloir devenir elle, « quand je serai  
grande ».

Je me souviens lui promettre de ne jamais avoir de  
regrets.

Je me souviens lui promettre de me tenir droite à  
mon tour face au

monde.

Je me souviens de son départ dans les pleurs.

De la première fois que je comprenais le sens de  
l'injustice.

Je me souviens de ce combat face à la maladie.

De la première fois que je me suis dit,

« Je ne veux pas être une femme si je peux en  
mourir. »

Je me souviens regarder mes seins dans le miroir,

Puis les imaginer se noircir de l'intérieur, comme les  
siens.

Je me souviens du choc de toutes ces premières fois.

Toutes ces histoires qui m'ont abîmée.

Toutes ces histoires qui m'ont appris les contresens  
et l'ironie de la

vie.

Je me souviens de ces histoires qui m'ont construite.

Toutes ces histoires qui me sont apparues comme  
une fin.

Toutes ces histoires que j'ai traversées à reculons,

Où dans lesquelles j'ai préféré me bander les yeux  
pour y plonger tête

la première.

Toutes ces histoires que je ne souhaite à personne.

Ainsi que toutes celles que chacun mérite de vivre.

Toutes ces histoires qui font sourire l'enfant que j'ai  
été.

Toutes celles qui ont fait pleurer la femme qu'on a  
cherché à briser.

Je me souviens de tous ces chocs.

Je m'en souviens comme des punitions.

Je m'en souviens comme des cadeaux.

Oui, je me souviens de tous ces chocs que j'ai préféré  
oublier.

Et de tous ces chocs que je voudrais revivre cent  
fois.

Puis, il y a tous ces chocs, qui me choquent encore...

**FIN**

---

## **Astrid Cardinaux**

Avant de revêtir la casquette d'autrice, Astrid Cardinaux est avant tout comédienne. Elle a été formée au Conservatoire d'Art Dramatique d'Orléans sous la direction de Fabrice Pruvost. Elle y bénéficie de l'enseignement de nombreux professionnels comédiens, metteurs en scènes, danseurs, etc. Elle y est par ailleurs formée à l'écriture par le dramaturge Gregory Pluym. Désormais, elle joue, mets en scène et/ou écrit divers spectacles depuis l'obtention de son diplôme d'études théâtrale en 2018. Pour le cinéma, elle a récemment écrit et réalisé son premier court métrage, *Miroirs*, et en a d'ores et déjà écrit deux autres en cours de production. Elle a également joué dans divers courts métrages et une web série, réalisés par Pierre Girot, au sein du collectif orléanais *21Corp*.

# Douleur muette

**Brice Gautier**

On était dimanche. J'essayais de vivre ce qui me restait de vie.

Un matin j'ai ouvert le tiroir de la cuisine, celui où je range les couverts ainsi que quelques ustensiles mal identifiés dont je peux simplement supposer qu'ils ont un jour été utiles à ma femme pour faire la cuisine. Je ne sais plus ce que je cherchais. Certainement un tire-bouchon que je n'ai jamais trouvé pour ouvrir une bouteille que je n'avais pas envie de boire. Juste au moment où je commençai à farfouiller dans le fatras des cuillers mal assorties et des fourchettes en fer blanc mal lavées, mon regard glissa plus bas, juste en dessous du tiroir, vers le sol, et repéra quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver. Un feutre. Violet. En plastique translucide avec des bateaux blancs imprimés dessus. Le bouchon cannelé exhibait à son extrémité une indécente tache orange qui prouvait sans ambiguïté que bouchon et feutre étaient dépareillés. Un feutre. Pour enfants.

Mon geste s'arrêta, celui qui se proposait d'aller chercher dans le tiroir un objet dont l'importance et le simple souvenir venaient de se pulvériser comme une

motte de terre sèche qu'on effrite entre ses doigts, et je pliai les genoux pour examiner ce feutre incongru de plus près. Je le voyais un peu flou, mais ce n'était que l'effet des larmes qui s'accumulaient au coin de mes yeux. Un feutre pour enfants. Je le pris dans ma main droite, l'observai attentivement sous toutes les coutures puis sous l'effet de l'émotion je me relevai d'un seul coup et pan ! le coin du tiroir vint s'encastrer avec un petit bruit sournois pile au point culminant de mon crâne. Le choc se propagea lentement dans tout mon corps, onde mécanique progressive paresseuse, raz de marée gluant engloutissant l'ensemble de ma tête, ma cage thoracique puis mes membres, mes bras, mes jambes, l'extrémité de mes orteils, avant d'aller rejoindre le sol. Je perçus distinctement la vibration de tout mon corps, aussi distinctement que mon esprit décelait la fabuleuse incongruité de l'absence totale de douleur qui accompagna tout ce processus. J'avais presque entendu l'os gémir sous l'assaut du coin de bois, je pouvais maintenant passer ma main sur mes cheveux et sentir le sang tiède sourdre entre mes doigts comme une fontaine souterraine épaisse et visqueuse, regarder ma main ensanglantée sans comprendre totalement ce qui m'arrivait, il fallait pourtant bien se rendre à l'évidence : cela ne m'avait pas fait mal, jamais, et pas même à présent que je palpais la crevasse du sommet de mon crâne, non, cela ne me faisait définitivement pas mal.

Je ne sentais rien.

J'eus la présence d'esprit de sentir quand même le danger. Pas de douleur, certes, mais un petit coin de tête en bouillie et une hémorragie que sans être médecin je pouvais qualifier sans risque d'erreur de sérieuse. Ma main explorant au hasard la zone touchée m'envoyait des rapports alarmistes oscillant entre l'existence d'un cratère béant au sommet de mon crâne et la prévision d'une centaine de points de suture. Je me décidai donc à me présenter aux urgences.

Je pris tranquillement ma voiture avec pour bagage un livre pour résister à l'attente de l'hôpital sempiternellement bondé et un paquet de coton hydrophile pour éponger le sang qui coulait maintenant le long de mon cou et venait se perdre avec un chatouillement désagréable entre mes omoplates. Je notai avec intérêt le chatouillement ce qui rendit immédiatement l'absence totale de douleur encore plus angoissante.

L'infirmière des urgences qui me vit arriver roula de gros yeux stupéfaits et malgré sa probable habitude des cas désespérés appela l'interne avec une précipitation qui me laissa penser sans trop m'attarder sur cette hypothèse que les cas comme les miens arrivaient rarement jusqu'ici sur leurs deux jambes. La sentence ne tarda pas à tomber : sept points de suture, ce qui restait largement en deçà de mes prévisions pessimistes, mais

ne rassura pas l'infirmière ni le médecin qui me prescrit de quoi occuper des semaines entières au CHU en radiographies de contrôle et autres examens complémentaires du même acabit.

L'infirmière qui eut la tâche apparemment délicate de refermer ma boîte crânienne prit d'infinies précautions pour ne pas trop me faire mal. C'était une petite dame brune d'une cinquantaine d'années avec des yeux fatigués et gentils, qui répétait toutes les quinze secondes *Dites-moi si je vous fais mal, hein ?* et toutes les minutes *C'est bientôt fini....* Moi, je regardais son visage pendant qu'elle se concentrait sur son travail, le mouvement rapide de ses yeux marron qui semblaient manipuler l'aiguille à la place de ses doigts, et je ne pouvais cesser de penser que tout cela n'éveillait toujours pas en moi la moindre douleur. Je me retins de demander à la gentille infirmière de piquer un peu plus profond, un peu moins gentiment, juste pour voir si elle parviendrait à raviver mes terminaisons nerveuses, mais je préfèrai ne pas lui donner trop de doutes sur mon état psychiatrique. J'avais déjà suffisamment d'exams de contrôle à faire sans en rajouter. D'ailleurs je ne pipai mot de mon état aux médecins de peur de réveiller chez eux cette humeur suspicieuse qui vous hospitalise un innocent contre son gré.

Je rentrai chez moi avec un énorme bandage autour de la tête et un abîme de perplexité à l'intérieur. À peine passé le seuil de la porte, je me livrai à une série de tests rigoureux de manière à étayer de manière indiscutablement scientifique l'effrayante hypothèse qui prenait place dans mon crâne endommagé. Je commençai par de petites épreuves simples et sans danger comme piquer le dos de ma main avec une fourchette et constater l'absence de sensation. Puis recommencer la même chose avec la pointe d'un couteau, puis entailler carrément ma main avec le même couteau pour aboutir à la même conclusion sans appel : un bandage de plus autour de la main, mais toujours pas l'ombre d'une douleur. Le test de la main posée sur la plaque chauffante de la cuisinière fut écourté de peur de ne plus pouvoir disposer de l'aide précieuse de ma main droite, insensible à la chaleur, mais dont je redoutais la destruction à court terme. Un coup de genou contre le coin de la commode de la chambre se solda par un hématome gigantesque sans susciter la moindre protestation de mon système nerveux. L'eau bouillante parut agréable à mon coude brûlé au second degré et le verre pilé crissa sous mes pieds sans parvenir à éveiller plus qu'un chatouillement noyé dans des plaies indolores.

Ce n'est qu'après avoir martyrisé chaque parcelle de mon corps, du doigt de pied à moitié broyé dans

l'indifférence générale à l'oreille transpercée par une épingle à nourrice que je me rendis enfin à l'évidence : mon corps était devenu totalement insensible à la douleur.

Plus rien ne me faisait mal.

Enfin.

Quand je fus enfin convaincu du diagnostic, ma première réaction fut de repenser à une émission de radio que j'avais entendue quelques années auparavant et dans laquelle quelqu'un décrivait un syndrome héréditaire qui provoquait chez ceux qui en étaient affligés une absence totale et définitive de la sensation de douleur. Le médecin invité par l'animateur affirmait que les individus affligés de ce syndrome ne vivaient généralement pas vieux car, de toute évidence, on ne peut pas vivre sans une douleur salutaire, indispensable pour se rendre compte du moment où il devient vital de faire cesser une épreuve avant qu'elle ne vous détruise. Les personnes atteintes, avait assuré le médecin, finissent par se blesser à mort dans la plus parfaite insouciance.

Bonne nouvelle, me dis-je : mon avenir à court terme semblait assuré.

Je réfléchis au problème pendant toute une partie de l'après-midi. J'arrivai à la conclusion que ma situation pouvait s'éclairer un peu à la lumière d'une autre information, glanée dans mes souvenirs de licence de

biologie, selon laquelle un nerf exposé continûment à la même douleur, même à peine supportable, finissait par s'y montrer totalement insensible. J'allai chercher mes anciens bouquins de cours pour trouver la confirmation qu'une grenouille soumise à des impulsions électriques continues sur une de ses jambes finissait par ne plus être capable de faire bouger le moindre électron sur l'oscilloscope chargé de recueillir ses impressions musculaires. Tout se passait comme si on pouvait s'habituer au pire, du moins chez les grenouilles.

Tout devenait clair. J'étais donc une grenouille atteinte d'un syndrome héréditaire fatal qui me condamnait à un autodafé involontaire ou à une destruction lente et muette de mes fonctions vitales. Je pouvais donc envisager l'existence sous un jour totalement neuf qui m'ouvrait des perspectives jusque là insoupçonnables et profiter de l'occasion pour bouleverser un peu ma vie.

Bien.

Il fallait maintenant faire un dernier test. Si la science disait vrai, les chances d'en sortir vivant existaient peut-être.

D'un pas décidé, j'allai chercher la clé dans le tiroir de mon bureau et j'ouvris leur chambre. Pour la première fois depuis cinq ans. Ça ne me faisait toujours pas mal. Tout allait bien. Je continuai. J'ouvris les placards, là où j'avais rangé toutes leurs affaires dans

des cartons dont je déchirai d'un coup sec l'adhésif qui en maintenait les pans. Même pas mal. Je déballai toutes leurs affaires, les jouets que j'avais gardés Dieu sait pourquoi, les dessins, les cahiers, et comme je n'avais toujours pas mal, je passai vaillamment à la difficulté supérieure : les photos. Et là, rien. Toujours pas la moindre souffrance, pas un picotement, pas même le commencement d'une irritation. Je regardai toutes les photos une par une, patiemment. Ce sont de beaux enfants, me surpris-je à penser sans en crever. Et cette femme, là, leur mère, est aussi belle que dans mon souvenir. Je les caressai tous du regard sans ressentir la brûlure qui hier encore m'aurait réduit en cendres.

Je terminai ainsi mon dimanche avec eux. Quand j'eus passé en revue toutes les photos, tous les petits jouets, les dessins, les petites pierres ramassées dans la rue, les livres, et même les petits bouts de plastique que les enfants gardaient compulsivement lorsqu'un jouet se cassait et qu'ils espéraient contre toute évidence le recoller, quand j'eus empli mes yeux de mes propres souvenirs, je choisis les trois plus belles photos et je décidai de les encadrer pour les avoir près de moi sur mon bureau. Je décidai également de ne pas ranger les cartons tout de suite, de laisser ce désordre que j'avais créé dans l'ancienne chambre de mes enfants pour y faire revenir un peu de vie, enfin. Puis comme rien ne semblait plus pouvoir me faire mal, je rassemblai mes

forces pour aller chercher au fond du dernier carton le petit paquet qui contenait les disques que je n'avais pas eu la force de jeter et dans le même mouvement pour ne pas trop penser à ce que j'étais en train de faire, j'extirpai du paquet « la passion selon Saint Mathieu » de Bach et je fonçai installer le disque dans le lecteur du salon avant de finir ma course dans le canapé, épuisé. La musique m'enveloppa immédiatement comme un linceul de coton, cette musique que je n'avais plus écoutée depuis cinq ans, cette musique qui aidait autrefois mon cœur à battre, mais qui l'aurait déchiqueté si je l'avais écoutée hier encore. Mais aujourd'hui par miracle plus rien ne me faisait mal, alors couché sur le dos sur le canapé je me mis à pleurer de bonheur. Je ne pleurais plus mes enfants morts, ni mon amour massacré, je ne pleurais plus mon impuissance de n'avoir rien pu faire, ni le regret de n'avoir pas agi autrement pour éviter l'accident, ni la honte d'avoir seul survécu, non, je pleurais simplement parce que la musique était belle, si belle que les larmes me venaient aux yeux toutes seules sans penser à mal.

Quand la musique se tut, je sentis qu'il était temps de sortir. Il faisait encore jour, c'était la fin d'un beau dimanche d'été. Je décidai d'aller lire quelque part où je pourrais profiter de la tiédeur du soir. Les échos de la musique de Bach emplissaient encore mon esprit quand je décidai d'exhumer mon exemplaire de « Clair de

femme », de Romain Gary, celui que j'avais failli brûler à la mort de ma femme, comme tous mes livres qui me la rappelaient trop. Je me sentais bien, heureux d'entamer ma lecture.

Je choisis un banc dans le jardin public enserré par les immeubles de mon quartier et je me plongeai dans mon livre. Je n'avais pas lu dix pages que quelque chose heurtait ma tête, réveillant sous mon pansement une douleur intolérable, celle de mes sept points de suture que j'avais fini par oublier. Ma tête menaçait d'exploser pendant deux ou trois interminables secondes, me laissant en proie au doute et à l'angoisse autant qu'à la souffrance. Hébété, je cherchai du regard une explication à ce bouleversement et je trouvai en face de moi un petit garçon qui pouvait avoir six ans et qui me regardait avec une insistance mêlée d'hésitation, son regard décrochant de temps en temps en direction d'un point qui semblait se situer à proximité de mes pieds. Baissant les yeux j'aperçus un ballon et, comprenant tout à coup, je tentai de me baisser pour le ramasser, réveillant dans mon crâne une armée de rhinocéros furieux qui coururent piétiner avec enthousiasme la plaie fraîche de mon cuir chevelu. Le mouvement de ma tête vers le sol y déclencha l'équivalent de l'action conjuguée d'une dizaine de trépan manipulé par des chirurgiens ivres. Je résistai bravement à l'envie de

hurler et, me forçant à afficher un visage serein et bienveillant, je rendis son ballon au petit garçon. Sans même un début de mot d'excuse pour me l'avoir envoyé dans la tête ni une ébauche de remerciement pour le lui avoir rendu il fila droit vers sa mère. Je tâtai précautionneusement mon crâne pour constater avec soulagement que les points avaient l'air d'avoir tenu et je restai un moment sans réaction, profitant de la douleur qui s'atténuait comme j'avais profité de la musique un peu plus tôt, cette douleur salutaire et nécessaire qui m'annonçait avec fracas, comme un indicatif radiophonique clinquant dans lequel les cuivres et les percussions auraient écrasé tous les autres instruments, que ma vie venait enfin de recommencer.

Alors je me calai sur mon banc et je repris ma lecture.

**FIN**

---

## **Brice Gautier**

Brice Gautier écrit uniquement des nouvelles dont on se demande bien à quel genre elles appartiennent. Claires ou sombres, parfois teintées de fantastique ou carrément de science-fiction, parfois teintées de rien de spécial, on les retrouvera dans les revues *Harfang*, *Rue Saint Ambroise*, *Arkuiris*, *Le Cafard Hérétique*, *Pourtant*, ou encore en ligne dans la revue *Squeeze* ou *l'Ampoule*. C'est à se

demander s'il n'est pas du genre à considérer qu'en littérature, comme pour les êtres humains, il est idiot et vain de vouloir distinguer des races ou des genres là où rien ne vaut le métissage et la nuance. Sa vie privée est protégée par une armée d'homonymes, de sorte qu'on ne peut pas réellement décider s'il est directeur des ventes dans un cabinet d'avocats, conseiller financier à la Banque Postale, enseignant-chercheur dans une discipline que personne n'a envie de comprendre ou coiffeur pour chiens en Nouvelle-Calédonie.

<http://www.revuesqueeze.com/revue-20/>

# La gifle

**Pierre Assas**

Mon amour

Je t'envoie ce mail sur ta boîte perso afin de pouvoir l'ignorer, ignorer que je l'ai écrit, ignorer ce que tu en auras fait. Une fois posté, il sera comme un résidu enfoui, désormais absent de toute mémoire comme de toute vie. Après cela, pour moi, plus rien de ce qui en aura motivé la rédaction n'aura existé.

Alors voilà.

Tu sais : il y a trois ans, cette petite boule au sein droit. C'était rien, même pas mal. Une mammographie juste pour se rassurer avant les vacances. Et puis l'annonce, la catastrophe ; je ne vais pas épiloguer là-dessus. Quand ça arrive comme ça, d'un coup, l'esprit réagit instinctivement : *il-faut-affronter* relève de l'évidence, pas du choix ni de la tactique. On rassemble ses forces, on fait le tri entre l'essentiel et le secondaire et l'on fonce : biopsie, radiothérapie, chirurgie, chimio. Les choses s'enchaînent à une vitesse folle. Pendant toute cette période du traitement je t'ai parfois admiré : tu tenais le cap ; pour moi et nos deux merveilleux adolescents, tu t'es montré fort, fiable, le fanal dans la

tempête, la boussole sur l'océan, le havre pour reprendre force, en vrai marin que tu es ! Mes cheveux ont repoussé, les marqueurs ont réintégré leurs enfers. Il a subsisté alors ce stigmate infâme d'une mastectomie partielle que par lassitude je ne voulais pas faire « réparer », selon l'expression convenue de la médecine, expression qui me donnait parfois l'impression que j'étais à voir plus comme une mécanique en panne que comme une femme !

Et c'est à ce moment que j'ai commencé à sombrer, au moment où j'ai été déclarée guérie, justement. Le début fut insidieux, un état entre soulagement et angoisse, entre bonheur et contrainte, un sentiment qui mêlait la revendication de ma féminité au doute que celle-ci m'ait abandonnée. Car, vois-tu mon amour, petit à petit s'est insinuée en moi cette suspicion d'une forfaiture de moi contre moi : comment avais-je pu produire cette *chose-là* ? Mes seins, généreuses mamelles qui avaient assouvi deux vigoureux appétits devenaient les otages d'un crabe dévoreur qui encore m'émiettait ; j'étais toujours rongé par une tumeur qui continuait à exhiber sa nuisance, ce sein atrophié, injure à mon statut de femme. Je voulus alors me plonger dans l'ignorance, mais cet effort pour chasser de ma conscience cette monstrueuse cicatrice ne faisait qu'en renforcer la présence obsédante : moins je voulais le savoir, plus j'y pensais. Lentement j'abandonnai toute

velléité à « être », être ta compagne, être la mère de nos enfants, être quelqu'un simplement... J'étais deshabituée du sentiment d'appartenance à une collectivité quelconque : les Amazones ont disparu depuis longtemps et leur vaillance ne m'était d'aucune exemplarité. Au quotidien, je faisais parce qu'il fallait. C'est tout. Mon corps m'avait trahi, j'étais devenue une apparence dispensée de sa référence charnelle. Pouvais-je même revendiquer être une apparence ? Je prenais mes distances avec moi-même. Toi tu ne te rendais compte de rien. Alors j'ai commencé à t'éloigner de moi, comme je l'avais fait pour ma propre personne. Je ne l'ai pas décidé, cela s'est fait avec la spontanéité banale du *ce-qui-doit-arriver-arrive*. Progressivement tu me devenais étranger. Je comprenais de moins en moins ton comportement dont le sens m'échappait. Tu avais toujours les mêmes gestes de tendresse, ou parfois un mot que tu voulais gentil « Vous êtes bien jolie aujourd'hui Madame ». Comment pouvais-je l'être, quelle « Dame » voyais-tu en moi ? La maladie avait « suicidé » (c'est le mot qui m'est venu spontanément à l'esprit, un jour) l'idée que je me faisais de ma condition de femme, et tu prétendais me trouver jolie dans pareil état ? Tu refusais de regarder la réalité en face, *ma* réalité au bénéfice de l'ignorance du drame que je vivais. Parfois tu voulais que nous jouions de nos corps. Tes mains évitaient de s'attarder sur ma poitrine, ce reliquat

répugnant pour un désir que tu voulais me faire croire encore vivace ! Tu faisais comme si rien ne m'était arrivé, comme si j'étais intacte alors que je n'avais qu'à baisser le regard pour éprouver l'horreur. Tu niais mon malheur plus que tu ne m'en consolais et par là même c'est toute ma personne que tu niais. Je me suis mise à te haïr : ton affection me paraissait sale, déplacée, abjecte. Fallait-il que tu aies peu de considération pour toi à pouvoir m'aimer malgré le spectacle sordide que je te proposais ! Ce désir te salissait. Tu méritais mieux que cette femme au corps repoussant. Je souhaitais de toutes mes forces que tu prennes une maîtresse et qu'ainsi repu d'une féminité authentique tu t'affirmes comme un homme, un vrai. Au lieu de cela tu multipliais les attentions de toutes sortes envers moi tandis qu'en mon for intérieur tu ne me suscitais que dégoût et écœurement en raison même de ces sentiments dont je me sentais indigne. J'étais devenue repoussoir à mes yeux, comment ne l'aurais-je pas été à ton regard ? Et c'est là...

Et c'est là, je me souviens très bien, c'était un dimanche après-midi, les garçons étaient sortis, je t'ai repoussé avec brutalité, ajoutant un méprisant « *fous-moi la paix* ». Nos regards se sont croisés. Et dans le tien j'ai vu toute la détresse du monde, toute l'incompréhension de la terre, vite suivies d'une

étincelle de colère. Tu as explosé comme jamais je n'aurais cru que tu puisses le faire, toi ordinairement si calme : « Eh merde, tu n'es pas qu'un sein, fut-il mutilé ! » as-tu hurlé. Et tu as disparu je ne sais où. Je suis restée pantoise au milieu du salon, sonnée, KO debout, incapable de réagir. Mais réagir à quoi ? Je venais de prendre une gifle en pleine gueule. Je crois que j'ai écarquillé les yeux, je crois que je me suis tâtée pour m'assurer que je ne rêvais pas, je crois que j'ai cherché dans ma cervelle mon identité ou mon année de naissance, je crois que j'ai essayé de me souvenir de la date du jour. Je crois, mais en fait je ne sais plus. Le reste de l'après-midi a passé très vite. Bizarrement nous n'avons plus échangé une seule parole de toute cette soirée. Il fut jusqu'à nos fils pour garder le silence à leur retour. Souviens-toi, nous avons dîné sans mot-dire, puis tu es allé te coucher... Je dis *silence*. Je ne suis pas certaine que ce mot soit juste tant l'atmosphère m'a paru dense, compacte et non vide. Étrange moment quand j'y repense que ces instants où *rien* semble faire sens à *tout*.

Je crois qu'après, les choses sont allées très vite. Ta phrase tournait dans ma tête inlassablement, véritable coup de fouet qui impose au cheval d'ignorer que la charge est trop lourde. Oui mon amour tu m'avais fait mal, non pas mal à mon orgueil, mais mal à mon désespoir. Ce lundi matin je me suis retrouvée seule,

seule face à moi, seule à la croisée des chemins, seule à devoir choisir. Je me suis approchée de la glace : « au fond, ces pattes d'oie au coin de l'œil.. ». Je me suis fait couler un bain offrant ma nudité à la caresse de l'onde tiède. Depuis combien de temps n'avais-je pas éprouvé tel bonheur, tel bien-être accordé à mon corps, telle réalité d'une chair qui se suggère à sa propre intimité ? Je me suis senti *une, entière*, sans que quelque idée parasite d'un morcellement n'en vienne contester l'authenticité. Au sortir, je me suis habillée, et non vêtue. J'ai ressorti la robe frangée qui te plaisait tant (ai-je eu du mal à la retrouver !). Je virevoltais devant la glace comme un enfant qui a passé en fraude un vêtement maternel : oui je me contemplais, je m'admirais. Comme une Nathalie Wood dans *West Side Story* je me suis mise à fredonner « I feel pretty.. »

Le soir je t'ai Accueilli et si j'écris ce mot avec une majuscule c'est bien pour lui donner ce sens de l'absolu qui ne supporterait aucun complément explicatif ! Au fil des jours j'ai repris confiance en moi : recevoir des amis pour ma « fabuleuse daube de canard », comme tu dis, aller faire du lèche-vitrine avec Jane ou simplement me remettre à lire. Bien sûr, parfois, de mauvais esprits sont revenus me hanter, le cheval refusait d'avancer. Alors l'évidence de ta présence me redonnait courage : tu n'étais pas qu'un aiguillon, tu étais l'incarnation d'une progression à laquelle je me devais, autant pour toi et

nos enfants que pour moi, dans un même intérêt confondu : nul intercesseur ne venait justifier de ce bonheur auquel il m'était ordonné d'advenir.

Je ne dirai pas que long avait été ce cheminement. L'impression qu'il m'en reste c'est qu'il fut comme une sorte d'apprentissage : les jours succèdent aux jours, sorte de marches à gravir, ascension vers un sommet dont on ignore la distance qui nous en sépare. Mais là n'est pas le principal ; car il faut avancer, et cette progression vers un lieu désigné, mais cependant inconnu suffit à apporter sa récompense et susciter la plénitude de l'être pour lui-même : *je fais, donc je suis* fut la formule proverbiale qui m'a nourrie dans les moments de doute. Je l'ai lue dans ton regard, je l'ai vue à travers tes gestes, je l'ai entendue dans la douce impulsion de ta voix lorsque tu évoquais le programme de la télé ou le résultat d'un match de foot. Car jamais tu ne fis allusion à... Mais ton silence valait mieux que mille encouragements formulés sous la forme d'un altruisme trop indifférencié pour être honnête : nous souffrions ensemble, à nous de reconnaître cette identité de douleur pour n'en point faire le théâtre d'une épopée victorieuse factice. De même que j'ai toujours réfuté le terme de *se battre contre*, de même j'ai mis à distance ces mots de consolation dolente que m'adressaient parfois des amis mal inspirés. (Mais peut-on vraiment leur en vouloir ?)

Où en serais-je à présent si la maladie n'était venue toquer à notre porte ? Je ne sais. Je ne vais pas verser dans ce pseudo-romantisme du « remerciement à la fatalité » et du « j'ai beaucoup appris sur moi » qui m'exaspère tant. Mais je sais que la femme que je suis à présent l'est pleinement, sans complaisance ni soumission au mal, pas plus que de révolte, d'ailleurs. La seule limite qu'elle aurait pu connaître aurait été celle qu'elle-même aurait tracée, et c'est justement cela au-delà de quoi je suis passé un dimanche. Une seule gifle avait pu me rendre à ma liberté, une seule gifle avait pu me désasservir de cette illusion d'un sein manquant qui me définirait dans l'exclusivité d'une chair, d'une fonction. Une seule gifle avait pu à m'extraire du carcan d'une femme réduite à l'exigence d'une intégrité corporelle, et cette gifle c'était toi qui me l'avais offerte : « Tu n'es pas qu'un sein, fut-il mutilé ».

Ton épouse, si bien aimée de toi.

**FIN**

---

**Pierre Assas**

# La verrue

**Philippine Robert**

Un autre bus s'arrête. Les passagers entrent un par un. Le chauffeur me regarde d'un air interrogatif. Est-ce que je monte? Non, je vais rester encore un peu. Attendre le prochain. Ou celui d'après. Peut-être le dernier, lorsque la nuit aura noyé le ciel d'une marée noire, lorsqu'il sera aussi sombre que les pensées qui me traversent l'esprit. La chaleur me cloue au sol, je ne peux pas me mouvoir dans cet enfer de jupes légères et de sourires pleins de pommettes. Je n'y ai plus ma place.

Les portes du bus se referment. Il démarre, et fait vrombir l'air caniculaire qui s'écrase en vagues nonchalantes sur mon visage tendu. Les gaz d'échappement se fraient un passage dans les interstices créés par le mouvement et s'infiltrent dans mes narines. Après tout, je vais peut-être crever à cause de ça. Un bon vieux cancer du poumon, des mois à cracher mes alvéoles jusqu'à la mort. Je souris : ça serait un comble, chialer pour une maladie, et être achevée par une autre. Mon visage se détend pour la première fois depuis l'annonce du médecin.

Dans la salle d'attente, j'étais nerveuse. Et même avant. Pendant des semaines, j'y ai pensé toutes les

nuits avant de me coucher. Je me retournais toutes les minutes pour trouver le sommeil. Terrorisée. *Je vais peut-être mourir. Je vais peut-être mourir. Je vais peut-être mourir.* Mais entre les angoisses qu'on mâchonne dans son sommeil et la certitude que la fin est là, que la Mort a enfin noté dans son agenda le jour du rendez-vous final, il y a un changement de dimension. « C'est malheureusement ce que nous craignons Lisa », je ne réalise pas tout de suite, c'est une blague, une fichue blague, tout finit toujours par s'arranger, on a peur, on s'imagine le pire, on pilonne son cerveau à grands coups de pages Doctissimo, on ne réussit plus à respirer à force de penser que l'on n'en sera bientôt plus capable, mais finalement le docteur dit que ce n'est rien, un petit rien du tout, une chose riquiqui, rien qui ne fasse dérailler la machine, on peut encore continuer pendant des années, enfermer à triple tour notre pétoche, et faire comme si. *Madame la Mort, si je ne vous vois pas, vous n'existez pas.*

Ce foutu papilloma a fini par avoir ma peau. Cancer du col de l'utérus. Stade 3. Crever à cause d'une verrue. Rien. Un petit rien du tout. Une chose riquiqui. Qui a fait dérailler la machine. J'ai pourtant bien suivi les recommandations : frottis annuel, colposcopie en prime, écartez les jambes qu'on farfouille, on surveille encore, ne vous inquiétez pas tout est sous contrôle, et tous les ans recommencer, *j'ai l'âge de les écarter pour*

*donner la vie, pas pour qu'on me dise que la mienne est finie, il y a une anomalie, oui j'ai l'habitude, ce n'est pas comme d'habitude, on va faire des examens complémentaires, Docteur, est-ce que tout est encore sous contrôle ? Ou est-ce que vous êtes en train de perdre la partie contre la Grande Faucheuse ? Est-ce que les Moires aiguisent leurs ciseaux ? Elles hésitent ? Dites-moi qu'elles hésitent, que le fil n'est pas sur le point de se rompre.*

Je me lève du banc. Il faut que je marche. Je ne rentrerai pas chez moi ce soir. Je n'irai pas m'enfermer dans mes 30m<sup>2</sup> qui puent la solitude des grandes villes. Le soleil couchant dessine des ombres orangées sur les monuments en pierre, et je suis incapable de trouver ça beau. *Profite comme si c'était le dernier jour.* Quelle bande de menteurs. On ne profite pas des derniers jours. On apprécie la vie, car on sait qu'elle sera là demain, après-demain, et pendant des années. Les petits bonheurs, c'est bon pour les bien-portants, pas pour les presque-morts. Les baisers, les sourires, les éclats de beauté, les souffles réconfortants, les passants me les agitent sous le nez comme des milliardaires feraient renifler du caviar à un clochard. Je les déteste, et j'ai envie de leur faire du mal, j'ai envie qu'ils aient peur de mourir eux aussi, pourquoi auraient-ils le droit de reprendre un ticket de manège pour les prochaines années et pas moi ?

*Parce que c'est ta punition. C'est ce qu'il t'a fait comprendre, non ?* Sur mon visage, les rides ne se dessinent pas encore, j'ai à peine vingt ans, adulte pataude, j'ai toujours eu du mal avec ce rôle, même dix ans plus tard. « Mademoiselle, je ne sais pas où ni avec qui vous avez traîné, pour attraper ça », me dit un vieux monsieur. Mes joues s'enflamment, ma nuque se courbe. *Traînée.* Il ne le dit pas, mais l'insinuation est encore plus perfide. *Ah ouais, t'as voulu baiser, et bien regarde ce qui arrive.* Je suis humiliée, mais je ne dis rien, on m'a appris l'obéissance face au corps médical, au savoir, à l'expérience, ferme ta bouche petite, et écoute les grandes personnes. Je m'empresse de sortir, le froid de novembre pique mes yeux mouillés, mes doigts tremblent en roulant ma cigarette et je me sens damnée, marquée au fer rouge, à l'intérieur de moi cette verrue crie au monde que je suis une traînée.

Sur les quais de Seine, des jeunes descendent des bouteilles de bière. J'étais comme eux. J'ai noyé ma peur de vivre dans l'ivresse. Il y avait toutes ces questions qui n'avaient pas de réponses, et le compteur qui faisait défiler les secondes, qu'est-ce que je vais faire de ma vie, qui aimer, qui détester, comment être une bonne personne, est-ce qu'il faut s'engager, est-ce qu'il faut être belle, comment sauver la planète, est-ce que je finirai un jour ma pile de livres, maman est-ce que tu m'aimes, tu crois que je pourrais être mère moi aussi,

comment sera le monde dans dix ans, quelle paire de chaussures mettre avec cette tenue, est-ce que j'épargne ou est-ce que je flambe, qui suis-je. Et maintenant, je m'en fiche, elles n'ont plus d'importance. Une seule m'obsède : à quoi ça sert ? Pourquoi nous faire venir au monde, nous faire vivre une vie pas terrible et pourtant nous faire appréhender la mort ? À quoi est-ce qu'on peut bien s'accrocher ? Je pourrais sauter du pont, et me laisser emporter par le fleuve, plus rien à foutre, et pourtant je suis sûre que je finirais par me débattre. Me débattre pour vivre quelques jours de plus dans un néant, le cœur déjà gelé par mon décès imminent. Beau programme, chérie.

Je vais continuer à marcher toute la nuit, guidée par mes pensées. Je ne ferai qu'exister dans les plus belles avenues du monde, dans les rues de débauche pleines de bières renversées et les coupe-gorges mal éclairés. Je vais marcher jusqu'au lever du soleil. Je ne ressentirai pas la petite vibration qui parcourt le corps des oiseaux de nuit qui vont se coucher et des industrieuses fourmis qui viennent de se lever face au jour qui commence. Je vais marcher jusqu'à ce que les serveurs installent les tables en terrasse. J'irai m'asseoir à l'une d'entre elles, et je commanderai à manger. Parce que même au bord du précipice, je ne serai qu'un corps. Un corps qui aura faim après des dizaines d'heures de jeûne, un corps qui

aura soif, un corps qui transpirera. Un corps qui fonctionnera jusqu'à ce que la lumière s'éteigne.

**FIN**

---

## **Philippine Robert**

La journée, j'écris des articles. Le soir, je change de masque et je gribouille des histoires. Mon premier manuscrit s'apprête à partir à la recherche d'un éditeur, et un deuxième est en cours de gestation.

<https://www.instagram.com/philinewix/>

# Veille de Noël

**Samantha Liger**

Le vent soufflait de toutes ses forces. Les contrevents claquaient.

J'étais triste. Je n'avais le goût de rien en regardant morne ma tasse de thé qui refroidissait sur la nappe à carreaux de la table de la cuisine.

Les volets menaçaient de se briser sur le mur en pierre. Un élan inattendu me permit de me redresser et de traverser la pièce dont les couleurs provinciales m'arrachèrent une grimace de dégoût. J'ouvris la porte, poussée par la perspective, peu motivante, de devoir réparer les dégâts seule.

Seule. Cette pensée me donna la nausée. Je haïssais cette solitude que je n'avais pas choisie, raison de ma si grande peine. Je la subissais à chaque moment, d'autant plus en cette veille de Noël.

Une rafale fit voler mes cheveux. Le froid de cette fin d'après-midi me ranima. Je ne m'attendais pas à ce léger regain d'énergie. Je refermai derrière moi et contournai la maison.

Derrière chez moi, se dessinait le lac. D'habitude aux couleurs vertes qui attiraient les touristes à la saison, il

reflétait ce jour le gris du ciel. Je m'y dirigeai, sachant que je n'y trouverai pas la sérénité qu'il m'avait apportée durant toutes ces années de bonheur.

Le vent sifflait avec violence. Il transformait la surface habituellement limpide en mer déchaînée et dangereuse. Les arbres, aux troncs à demi noyés par la crue, agitaient leurs branches.

Un cri retentit. Un corps émergea près de la rive. Puis se laissa engloutir par les flots.

Je fermai brièvement les yeux. Le déroulé de mon existence m'apparut. Mes parents aimants. Mon enfance heureuse.

Dans un geste quasiment instinctif, j'ôtai mes chaussures. La plante de mes pieds se réveilla au contact du gravier froid.

Je repensai à mes brillantes études. Mon diplôme. Les opportunités professionnelles qui affluaient.

J'entrai dans l'eau glacée. Des milliers d'aiguilles me transpercèrent.

Je souris tristement au souvenir de mon amoureux. Mon mariage. Mon enfant.

Je plongeai entièrement. Mes yeux explosèrent dans les ténèbres aqueuses, à l'image de mon quotidien tranquille et rangé.

Je remontai à la surface pour reprendre mon souffle. J'étais encore loin de la forme qui se débattait dans les

flots. L'eau m'engluait alors que je me rappelais mon mari m'abandonnant pour une maîtresse, plus jeune et plus gaie. Le hasard des semaines paires et impaires et la froideur de la justice. Le premier Noël sans mon petit garçon.

La solitude m'emporta vers le fond. L'eau paraissait trop froide, trop lourde. Et ma vie terne, si sinistre.

Une étincelle jaillit dans ma tête fatiguée. Mon fils. Le soleil et les montagnes aussi. Qu'importe. Je réalisai que je ne voulais pas mourir. Mon corps s'offrit alors un dernier soubresaut avant de sombrer dans le néant.

« C'était juste ! Nous étions sur le point de nous noyer toutes les deux ! Il faut avouer que tu avais le moral dans les chaussettes. Non mais ça ne va pas de te mettre dans cet état ! »

Allongée sur la rive ensablée d'un lac qui ne ressemblait en rien à l'étendue d'eau derrière chez moi, je me retournai vers la jeune femme. Elle me réprimandait comme une gamine alors que j'avais essayé de la secourir.

Ses cheveux bruns ruisselaient sur ses épaules légèrement rondes. Ses yeux noirs me fixaient avec intensité. Ses lèvres s'étiraient en un large sourire devant ma surprise. Moulée dans sa robe de fête trempée, pieds nus, elle avait exactement mes traits.

Une jumelle. Une réplique parfaite. Un clone qui riait joyeusement de ma mine déconfite.

J'étais donc morte. Je n'envisageais pas d'autre solution. Cela ne m'arrangeait guère.

« Allez, viens. Nous allons nous sécher et nous réchauffer. J'habite par là » désigna la femme en contournant le lac et en s'engageant dans la forêt.

Nous marchions en silence. Des questions se bousculaient dans ma tête. Je n'arrivais à en formuler aucune. Elles étaient toutes trop impensables.

La fille me fit entrer dans sa demeure, une grande bâtisse en pierres au milieu des bois. La salle de bain était chaleureuse, la serviette éponge très douce et la petite robe noire, parfaitement à ma taille.

Devant un thé fumant au pamplemousse, mon préféré, mon double me donna enfin quelques éclaircissements.

« Comme tu as pu le voir, le lac permet le passage de l'une à l'autre.

— De l'une à l'autre ?

— Oui. Enfin, pas juste toi et moi, mais aussi tous nos alter ego, celles qui ont, à une croisée de chemins, pris des voies différentes. Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas du tout ! La seule explication possible, c'est que je me suis noyée, que je suis dans le coma et que tu

n'es que le fruit de mon imagination délirante.

— Nous avons toujours été bien trop pragmatiques !  
Finis ton thé la comateuse. Je t'emmène avec moi. Il est déjà tard. »

J'enfourchai un vélo, avec prudence. Ma compagne me lança un sourire radieux et s'élança sur le sentier. Je la suivis avec hésitation, me demandant jusqu'où mes neurones me mèneraient dans cette rêverie. Je m'attendais, à chaque instant, à apercevoir la lumière blanche du tunnel ou, au contraire, à survoler des chirurgiens s'escrimant à me ramener à la vie.

Mais, les cheveux au vent, je ne dégustais que le soleil, éblouissant, dans cette région à la température plus douce que celle de mes montagnes. Nous atteignîmes un charmant cœur de village. Un marché nous y accueillit. Ma jumelle salua chaque commerçant de sa mine avenante. La joie transparaissait dans les paroles échangées et les emplettes déposées dans le panier. Je m'en nourrissais et me plaisais à croire que, lorsque je serai revenue à moi, je parcourrai de nouveau les places provinciales de mon enfance, pour me délecter de l'allégresse des rencontres.

Les gens m'ignoraient totalement. Par réflexe, j'imaginai que je ne rayonnais pas comme ma compagne. Ma fadeur laissait le monde indifférent.

Je reçus un coup de coude dans les côtes.

« Cesse donc de te poser tant de questions sur l'image que tu renvoies. Tu ne fais tout simplement pas partie de cette dimension.

— C'est impossible, tu le sais bien. Sinon, tu ne dialoguerais pas avec moi. Tu risquerais de passer pour une folle qui soliloque.

— Ce n'est pas un souci, répondit-elle en souriant, parler seule est l'apanage des rêveuses.

— Comment as-tu deviné mes pensées ?

— Ces interrogations m'envahissaient parfois, avant. Mais pourquoi s'embêter avec cela ?

— Parce que nous ne vivons pas seules ? Parce que nous ne nous réalisons qu'au travers des relations avec les autres ?

— Non. Nous nous réalisons aussi au travers des relations avec les autres. Mais il y a tant à vivre... »

Songeuse, j'effectuai le retour en silence. Nous nous arrêâmes auprès du lac, bien plus petit que le mien, entouré d'une épaisse forêt et bordé d'une plage de sable fin. Sur la terrasse en bois de la guinguette, abandonnée en cette journée d'hiver, la jeune femme m'interrogea.

« Tu veux rentrer chez toi ?

— Je n'ai qu'à plonger ?

— Oui.

– Il fait trop froid pour une baignade. Et je suis très curieuse de goûter à tous ces mets alléchants que tu as achetés ! Oh ! Mais je n'ai pas pensé. Tu es sûrement en famille ce soir, pour le réveillon.

– Non. Mes proches vivent à l'étranger depuis quelques années.

– Moi aussi.

– Et mon petit garçon passe les vacances avec son père.

– Le mien également. Nous cumulons beaucoup de points communs !

– Tu as l'air étonnée ! Il serait peut-être temps que nous nous racontions nos existences afin de savoir à quel moment nos décisions ont différé.

– Ça y est ! J'ai compris ! Je suis morte. Et tu es une épreuve ou un rite de passage. Une rencontre avec moi-même pour effectuer un bilan de mes choix ! »

Mon interlocutrice éclata d'un rire qui m'était tellement familier, secoua la tête, remonta sur son vélo en me criant que la liberté nous attendait.

Je la suivis donc jusque chez elle. Elle s'activait dans la cuisine, entassant dans un panier de victuailles du pain frais, des pâtés, une bouteille de vin et du fromage. Lorsqu'elle se lança dans la préparation d'une curieuse tarte aux pommes, je reteins un bâillement et m'en fus explorer les lieux.

Mes parents, souriants, trônaient sur la cheminée. Contempler leur photographie de mariage me désarçonna totalement. Dans la chambre de mon hôte, je me découvris petite fille sur une balançoire, jouant avec ma poupée, ouvrant mes cadeaux à Noël. Les mêmes photos prenaient la poussière dans le grenier de ma maison.

Le cœur battant, je retrouvai mon double, un cliché d'elle, ou de moi, fêtant dignement notre diplôme en tenue d'apparat.

« C'est ma vie ! Mais qu'as-tu fait ?

— J'ai juste suivi la mienne. C'était un bon souvenir, non ?

— Oui. J'avais travaillé très dur. Je regrette un peu de ne pas en avoir tiré profit. Mais je me suis mariée. Je n'ai pas accepté ce poste qui me plaisait tant. »

Ma jumelle resta pensive quelques instants.

« Ce travail dans une petite ville proche de l'océan ?

— Oui.

— Et bien moi, je l'ai fait. J'ai déménagé et je suis là maintenant. Et toi aussi.

— Mon fiancé ne voulait pas m'accompagner.

— Le mien non plus ! Je suis partie sans me retourner. J'ai parfois eu des regrets, un peu comme à chaque rupture sentimentale, je crois. Il est difficile de savoir si nos choix sont les bons. Mais, au final, j'ai une très belle vie. Et tous les matins, je me réveille en me

demandant ce que le monde va m'apporter de beau. J'avoue que je ne m'attendais pas, aujourd'hui, à réveillonner avec un moi-même en plein chagrin d'amour. Quelle jolie surprise ! »

Les photos d'un blondinet m'interpellèrent. Ce n'était pas mon enfant, dont l'absence m'envahissait soudainement. Je repris mon souffle et montrai les images présentes sur tous les murs.

« Mon fils. Il me manque terriblement. Mais il doit préparer Noël avec son papa, et c'est le bonheur pour lui. Dans une semaine, nous irons fêter le passage de la Nouvelle Année et des nouveaux espoirs ensemble. En attendant, je pense que tu es là pour quelque chose. Je vais t'y amener. »

Elle chargea le panier dans le coffre de la voiture, m'ouvrit la portière. Je m'assis dans sa vieille auto bringuebalante. Les questions se bouscuaient dans ma tête.

« Nous n'avons pas le même enfant.

— En effet.

— Nous avons vécu une enfance semblable. Que s'est-il passé ?

— Une de nos décisions était différente. J'ai accepté cette proposition de travail. J'ai rompu il y a des années avec l'homme qui vient de te quitter. J'ai accompli ma destinée ici.

– C'est donc toi qui as eu raison.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Tu es épanouie. Je le vois bien. Moi, j'étais prête à me noyer.

– Ne t'inquiète pas ! Dans l'existence, il y a de la douceur et des malheurs. Lorsque nous ferons le compte à la fin, je suis certaine que les bonheurs l'emporteront. Tu as suivi ton chemin à toi. Tu as ton fils. Et mille aventures vous attendent. Tu en doutes ?

– Un peu moins depuis que je te connais. »

Je ne pouvais me résoudre à sa version. Atterrir dans un monde irréel en allant fermer mes contrevents me paraissait toujours aussi improbable. Néanmoins, discuter de nos souvenirs communs me procura un plaisir immense. Attendrie par nos bêtises de gamines espiègles et de nos espoirs d'adolescentes rêveuses, je ne sentis pas le moteur s'arrêter.

« Te rappelles-tu de ce cadeau que nous voulions si fort le Noël de nos six ans ?

– Bien sûr ! Aller danser sur la plage sous les étoiles. Je ne souhaitais ni poupée ni jouet. Juste mettre mon tutu rose et offrir un ballet à l'océan. Te souviens-tu du visage des parents quand nous avons refusé de faire une liste au père Noël ? »

Mon double ne répondit pas. Elle souriait, heureuse. La fraîcheur et les embruns m'enveloppèrent en sortant

de la voiture. Je découvris, à la lueur de la pleine lune, une large langue de sable blanc. Les vagues, déchaînées, claquaient inlassablement. Dans les airs retentit une ritournelle que nous chantait jadis notre mère. J'esquissai quelques pas, me déchaussai et enchaînai sur des entrechats, bientôt rejointe par ma compagne.

Transpirante, à la fin de notre long pas de deux, je l'entraînai en courant vers le rivage. Nous tenant par la main, dans un pur moment de liberté et de joie, nous plongeâmes dans les flots.

Je me réveillai en sursaut, la tête reposant sur la table de la cuisine.

Mon thé au pamplemousse était froid. La nuit se devinait au travers du volet ouvert. Je me levai pour le fermer, puis me coucher. Demain, une longue journée m'attendait. J'irai chercher mon fils. Nous traverserons ensuite le pays pour danser devant l'océan, dans cet endroit où j'aurais pu vivre. J'en souriais d'avance.

Je ne résistai pas à l'envie de contempler le lac derrière chez moi. La lune s'y reflétait. Rien ne venait troubler la sérénité de ses eaux calmes. Pas un souffle de vent, et encore moins la main d'une femme en perdition.

J'ébauchai quelques arabesques sur la rive, surprise de sentir mes cheveux mouillés se détacher de mon

chignon, comme de voir des grains de sable scintiller sur ma peau à la lumière des étoiles.

**FIN**

---

## **Samantha Liger**

Jeune auteure occitane, voguant de contes merveilleux en chroniques de voyages, de nouvelles fantastiques en textes poétiques, Samantha Liger a publié en 2019 aux Editions J'aime la littérature les ouvrages « Dernière Course », romance teintée de science-fiction et « Voyages, cinquante textes de relaxation ». Sa nouvelle « De l'autre côté de la G31 » a été primée lors du festival Terre de lecture organisé par la Médialudo de Blagnac (31) en janvier 2020.

<https://samliger.wixsite.com/monsite>

# **Rencontre entre la mort et la maternité : deuil d'un avenir, naissance d'une autre mère.**

**Sandy Toscano**

C'était un matin de fin de printemps, elle s'était levée avec un étrange sentiment de tristesse. Pourtant, tout allait bien, elle était entourée de son mari, de son fils aîné de 3 ans, et elle s'apprêtait à donner la vie une seconde fois dans quelques semaines.

Tous étaient partis pour leur journée, elle se reposait. Elle devait aller à l'hôpital dans l'après-midi, pour son rendez-vous d'anesthésie préparatoire de l'accouchement arrivant.

Alors qu'elle se trouvait sous la douche, elle sentit comme une rupture dans son corps, dans sa tête, dans ses yeux. Puis, ce sentiment de tristesse qui grandissait.

Elle posa alors ses mains sur son ventre, demandant à son bébé s'il pouvait bouger pour la rassurer. Malgré les différentes tentatives, rien ne se passait. Elle sentait son pied, mais il ne réagissait pas.

Le rendez-vous passé, elle resta quelques minutes devant la porte des urgences gynécologiques, sans trouver le courage d'avancer et de la franchir.

De retour chez elle, ce sentiment de tristesse devenu de plus en plus présent dans son esprit, elle décida de retourner seule à la maternité.

Le ressenti qu'elle avait eu en elle toute la journée devint alors réel quand elle entendit « J'ai peur d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer madame. Le cœur de votre bébé s'est arrêté, je suis désolée ».

Le choc venait de la plonger dans un déni, qui ne pouvait être que la vérité pour elle. Elle venait de tomber dans un immense trou noir.

Deux jours plus tard, elle accouchait douloureusement de son bébé mort-né, aux côtés de son mari, dans un silence insoutenable.

Elle devait alors partir, avec ce sentiment si profond que son cœur se déchirait, il était vide et ses bras aussi. Il ne lui restait pour souvenirs que quelques photos, et les empreintes si minuscules de ce petit être.

Elle ne savait plus si elle avait le droit de vivre, elle n'avait plus aucune vision de son avenir. La mort brutale avait croisé son chemin.

Pourtant, chaque matin, elle se levait, entourée de son mari et de son fils. Eux, qui lui donnaient le courage de continuer à vivre.

Puis chaque semaine, après avoir laissé ce petit corps au cimetière, elle affrontait la réalité avec douleur, jusqu'au jour où son ventre qui avait servi de tombe retrouva en lui la vie.

Cette vie, c'était celle d'un troisième petit garçon. Il grandissait doucement en elle, il allait bien.

Inquiète à chaque seconde, elle entendait pourtant trop souvent « Il n'y a pas de raison ».

Y avait-il une raison pour que son deuxième enfant, lui, n'ait pas eu le droit de vivre ?

L'autopsie avait conclu que non, effectivement, il n'y avait aucune raison.

Alors, en son for intérieur, elle savait qu'elle serait rassurée, ce seul jour où elle tiendrait cet enfant dans ses bras, vivant et en bonne santé.

Le neuvième mois commencé, période de grossesse où elle avait appris la mort de son enfant, l'angoisse montait en elle.

Les médecins avaient donc tranché, avec son accord et celui de son mari, cet accouchement serait déclenché maintenant.

Quelques heures plus tard, elle accueillait son troisième bébé, avec un soulagement intense quand elle entendit ses cris.

Pourtant, elle ressentit très vite que quelque chose n'allait pas.

Elle comprit, en l'espace de quelques secondes, que son bébé ne respirait pas bien, quand la sage-femme l'emporta rapidement hors de la chambre et demanda à son mari de le suivre.

Alors qu'elle venait d'accoucher de son troisième enfant, la mort venait à nouveau dans son esprit.

Elle retournait dans sa chambre, seule, avec près d'elle un lit de nouveau-né vide.

Le choc fut plus intense le lendemain matin quand on lui annonça que son bébé n'arrivait plus à respirer seul, et qu'elle vit le SAMU l'emporter loin d'elle.

Elle venait de croiser à nouveau la mort, qui venait la narguer. Elle se sentait impuissante, seule, malgré la présence autour d'elle. Elle se sentait la seule responsable de ce qui arrivait à son enfant, de ce qui était arrivé à son deuxième enfant.

Pendant une semaine environ, elle allait passer jours et nuits au chevet de son bébé, autant qu'elle le pouvait. Elle avait peur, les médecins ne la rassuraient que très peu. Mais l'amour de sa famille et de son mari l'aidait à ne pas tomber dans cet immense trou noir qu'elle avait déjà connu.

Espoir et désespoir se mêlaient, jusqu'au jour où on lui accorda le droit d'entendre que son bébé allait pouvoir rentrer à la maison.

La chaleur du corps et de l'amour de cet enfant, la fierté de son aîné et de son mari, la remplissaient à nouveau de cette joie, qu'elle pensait avoir perdue à jamais.

Cette fois, allait-elle pouvoir commencer à se reconstruire ? Elle ne savait pas ce que la vie leur

réservait encore, mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle ferait tout pour profiter de chaque instant avec ceux qu'elle aimait.

Petit à petit, elle devenait de plus en plus forte, elle assumait cette fragilité en elle, elle devenait cette maman de trois enfants, dont deux seulement étaient physiquement présents. La mort n'avait pas gagné cette fois !

Elle continuait, avec cette force en elle. Celle qui lui donnait le courage d'avancer, de changer ses projets de vie, et d'assumer les choix qu'elle faisait.

Tout ce qu'elle venait de vivre avait remis en question le parcours qu'elle avait tracé jusqu'à ce jour, et elle ne voulait plus perdre de temps avec les « on verra demain » ou encore « quand le moment sera venu ».

Y avait-il réellement un temps pour être heureux ?

Non ! Elle le savait, tout pouvait s'arrêter d'un instant à l'autre.

Avec son mari, ils décidèrent donc de se marier, auprès des personnes qu'ils aimaient. Ils étaient désormais une famille unie, non pas de quatre, mais de cinq personnes. Elle portait le même nom que lui, mais pas seulement, elle portait aussi le même nom que ses trois enfants.

Par la suite, en dépit des angoisses qui la suivaient maintenant, et elle en avait conscience, qui la suivraient

à jamais, elle décidait d'arrêter le travail qu'elle faisait, pour se lancer dans une autre aventure.

Seule, elle débutait un autre chemin de vie professionnelle.

Les mois passaient, et elle sentait une sorte d'apaisement en elle.

Des débuts remplis de doutes, les retours sur son nouveau travail la confortaient dans cette nouvelle voie.

Elle commençait à prendre confiance en elle.

Chaque semaine et mois qui passaient, elle était fière de cette femme qu'elle devenait. Une femme qui avait décidé de ne plus laisser la vie décider pour elle. Une femme fragile, mais dotée d'une force incroyable, d'une volonté de vivre. L'insouciance n'existait plus dans sa vie, mais l'espoir, lui, était revenu.

Elle était devenue une femme, une maman, que la mort avait rendue vivante. Elle remerciait désormais son enfant pour cette leçon de vie et d'amour qu'il lui avait envoyé, jamais elle ne l'oublierait.

**FIN**

---

**Sandy Toscano**

Je suis dans la vie officiante de cérémonie laïque, c'est à dire que je créer, j'écrie et j'officie des cérémonies personnalisées, pour les

mariages ou parrainages laïcs. Je suis également en train de travailler à le développer aussi pour les cérémonies funéraires, mais ce n'est pas encore fait.

<https://www.plume-dun-instant.fr/>